

P. 307.

*Le Cap de Bonne-Espérance
Abriégé des*

medicines

6161
E98
U. 01



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON



Le Cap de Bonne-Espérance.

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES.

LIVRE IV.

VOYAGES EN AMÉRIQUE.

VOYAGES

DE MUNGO PARK

DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.



Capilla Alfonsina
Universidad de Leon

LORSQUE la société africaine, après avoir long-temps attendu des nouvelles de Houghton, fut obligée de renoncer à l'espérance de le revoir, elle s'occupa de chercher quelqu'un qui eût le courage de marcher sur ses traces, Mungo Park se présenta. Il avait servi comme chirurgien sur les vaisseaux de la compagnie des Indes, il était âgé de vingt-quatre ans; indépendamment de ses connoissances dans son art, il était instruit en

54626

15277

histoire naturelle, en astronomie et en géographie. Ses offres de service furent acceptées. Le 22 mai 1795 il partit de Portsmouth; il arriva le 21 juin à l'embouchure de la Gambie.

Ayant remonté le fleuve jusqu'à Pisania, dernier comptoir anglais, il s'occupa d'apprendre la langue mandingue qui est généralement en usage dans une partie de l'Afrique occidentale. Il recueillait aussi des notions sur les pays qu'il avait l'intention de parcourir. On lui disait de s'adresser pour cet objet, aux sletis ou marchands nègres qui viennent de l'intérieur et qui font principalement le commerce des esclaves. Mais il s'aperçut bientôt qu'il n'y avait pas grand fond à faire sur les renseignemens qu'ils donnaient. Ils se contredisaient les uns les autres sur les points les plus importants, et la plupart paraissaient très-opposés à ce qu'il continuât son voyage. Ces circonstances augmentaient son envie de s'assurer de la vérité par ses propres observations.

Le désir d'observer une éclipse de lune, fit négliger à Park les précautions auxquelles le climat de ces contrées ardentes oblige les Européens. S'étant exposé au serein le 31 juillet, il fut le lendemain attaqué d'une fièvre qui l'empêcha de sortir pendant la plus grande partie du mois d'août. Sa convalescence fut lente; il profita de tous les intervalles qu'elle lui offrit pour faire des prome-

nades et connaître les productions naturelles du pays. Un jour que le temps était très-chaud, il alla trop loin, et revint avec la fièvre; le 10 septembre il fut de nouveau obligé de garder le lit. Au bout de trois semaines il fut en état de profiter des beaux jours pour renouveler ses excursions. Les soins et les attentions du docteur Laidley contribuèrent beaucoup à sa guérison. « Sa société et son intéressante conversation, ajoute Park, firent rapidement passer les heures de cette triste saison où la pluie tombe en torrens, où le jour on est accablé d'une chaleur suffocante, et la nuit épouvanté par le bruit d'innombrables crapauds, les cris aigus des chakals et les hurlemens sourds des hyènes, concert horrible qui n'est interrompu que par des coups de tonnerre dont on ne peut se former une idée que quand on les a entendus.

« Le pays autour de Pisania n'est qu'une plaine immense presque entièrement couverte de bois; il offre une ennuyeuse uniformité. Toutefois la nature en lui refusant les beautés pittoresques d'un paysage varié, l'a favorisé d'avantages plus importants, la fertilité et l'abondance. La moindre culture procure une quantité de grains suffisante, le bétail y trouve de gras pâturages; les rivières sont remplies de poissons excellens.

« Parmi les animaux sauvages, on remarque



l'éléphant. Lorsque je racontais aux nègres quel parti les habitans des Indes tirent de sa force et de son adresse, les nègres souriaient de mépris en s'écriant : « mensonges d'un blanc. »

« Le 6 octobre les eaux de la Gambie s'élevèrent à leur plus grande hauteur; elles dépassèrent de quinze pieds le point des plus hautes marées. Ensuite elles diminuèrent, d'abord avec lenteur, puis très-rapidement. Quelquefois elles baissaient de plus d'un pied en vingt-quatre heures. Au commencement de novembre elles furent à leur hauteur ordinaire; la marée montait et descendait comme de coutume. Lorsque les pluies eurent cessé, je recouvrai la santé. Le temps étant le plus favorable pour les voyages, je songeai à mon départ. Les récoltes étaient achevées, et partout les provisions étaient abondantes et à bon marché.

« Trouvant que la plupart des sletis montraient de l'éloignement pour mon projet et de la répugnance à prendre un engagement positif à mon égard, voyant aussi que l'époque du départ de la caravane qu'ils devaient former était très-incertaine, je résolus de profiter de la belle saison et de partir sans eux. »

Le docteur Laidley aida Park dans ses préparatifs, lui donna deux domestiques nègres, Johnson et Demba; le premier parlait l'anglais et le mandingue, le second cette dernière langue et le

serracolet. Park avait deux ânes et un cheval, son bagage était modeste pour ne pas exciter la cupidité des nègres; il emportait de plus un peu de linge pour son usage, un parasol, un sextant de poche, une boussole, un thermomètre, deux fusils, deux paires de pistolets et quelques petits objets. Quatre nègres libres qui retournaient dans leur pays se joignirent à lui; ils allaient à pied, et poussaient leurs ânes devant eux.

On partit le 2 décembre, on fit route à l'est; le docteur Laidley et deux autres Anglais avaient accompagné Park pendant la première journée: « Lorsque j'eus pris congé d'eux, dit-il, je m'avancai lentement dans les bois. J'avais devant moi une forêt immense habitée par des peuples incivilisés, et dont la plupart ne trouvait dans un homme blanc qu'un objet de curiosité ou bon à piller. Je pensai que je venais de me séparer des derniers Européens que je verrais dans ces contrées, et que peut-être en m'éloignant d'eux je quittais pour toujours les agrémens de la société des chrétiens. »

Park ne put traverser le royaume de Voulli sans payer aux officiers du monarque un droit de péage. Ce pays est montueux et boisé; les villes situées dans des vallées sont entourées de champs cultivés; les principales productions végétales sont le tabac, le coton, les grains et des

fruits. Park fut présenté au roi. C'était le même qui avait accueilli si humainement Houghton ; il était assis sur une natte devant sa porte. Des hommes et des femmes rangés de chaque côté, chantaient en battant la mesure avec leurs mains. « Après l'avoir salué respectueusement, dit le voyageur, je l'informai du sujet de ma visite ; il me répondit très-obligeamment que non-seulement il me permettait de passer dans ses états, mais qu'il prierait Dieu de me protéger. Alors un des nègres de ma suite, pour témoigner sa reconnaissance à ce prince, se mit à chanter, ou plutôt à mugir un cantique arabe. A la fin de chaque verset le roi et tous les siens se frappaient le front avec la main, et criaient d'un ton dévot et solennel : amen, amen.

« Le lendemain matin je retournai auprès du roi pour savoir si le guide était prêt ; le monarque était assis sur une peau de bœuf, et se chauffait à un grand feu ; les Africains sont sensibles aux moindres variations de température, et souvent ils se plaignent du froid, quand un Européen trouve qu'il fait trop chaud. Le roi me parla du ton le plus affectueux, en m'exhortant à renoncer au projet de voyager dans l'intérieur de l'Afrique ; il me dit que Houghton avait été assassiné dans sa route, et que si je suivais ses pas, je subirais probablement le même sort. Il ajouta que je ne de-

vais pas juger d'après les habitans de Voulli de ceux des pays plus à l'est : les premiers, dit-il, connaissent les hommes blancs, et les respectent ; les autres qui n'en ont jamais vu, chercheront certainement à te tuer. Je remerciai le roi de sa bienveillante sollicitude, mais je lui représentai que j'avais bien réfléchi à mon projet, et que j'étais déterminé, malgré tous les dangers, à poursuivre mon voyage. Alors le roi secoua la tête, il changea de discours et me promit que le guide serait prêt dans l'après-midi. »

Le 3 Park aperçut près de Kolor, ville considérable, un mannequin en écorce, suspendu aux branches d'un arbre. C'était le mombo-djombo, sorte d'épouvantail qui se voit dans tous les lieux habités par les nègres payens ; il sert à retenir les femmes dans le devoir. Lorsqu'un mari ne peut parvenir à rétablir la paix parmi ses femmes, il a recours au mombo-djombo. « Il se déguise, dit Park, avec l'habit étrange dont je viens de parler, ou bien un de ses amis s'en revêt. Armé d'une baguette, signe de son autorité, il annonce son arrivée en poussant des hurlemens épouvantables dans les bois voisins de la ville ; il choisit ordinairement le soir pour faire entendre ses cris, et dès qu'il est nuit, il entre dans la ville et se rend à la place publique, où tout le monde se rassemble. On peut croire sans

peine que cette apparition ne plaît pas beaucoup aux femmes, parce que ne sachant pas précisément quel est l'homme qui joue le rôle du mombo-djombo, chacune peut craindre que sa visite ne la concerne. La cérémonie commence par des chansons et des danses; elles durent jusqu'à minuit. Alors le mombo désigne la femme coupable; elle est saisie à l'instant, mise toute nue, et le mombo la frappe rudement de sa baguette, au milieu des cris et de la risée des spectateurs. Ce sont toujours les femmes qui crient le plus fort contre la malheureuse que l'on châtie. Le point du jour met un terme à cette farce indécente et barbare. »

Le 11 Park était à Koudjar, ville frontière du royaume de Vouilly. Il y loua trois chasseurs d'éléphants pour lui servir de guide à travers le désert qui sépare ce pays de celui de Bondou; le trajet eut lieu sans accident, mais les nègres paraissaient craindre sans cesse d'être attaqués par des brigands. Le 15 Park, arrivé depuis deux jours dans le Bondou qui lui avait offert des campagnes fertiles, traversa le Nériko, grande rivière qui se jette dans la Gambie. Kourkarany, où il entra le soir, est une ville mahométane. Un Marabout lui montra plusieurs manuscrits arabes, entre autres l'ouvrage intitulé Al-Schara, et lui en expliqua en arabe plusieurs passages. Park en revanche lui fit voir la gram-

mair arabe de Richardson qui causa une grande admiration au prêtre musulman.

La troupe des compagnons de Park changeait fréquemment; elle croissait ou diminuait suivant qu'il lui faisait faire plus ou moins de bonne chère. C'est pourquoi il ne négligeait pas de s'approvisionner quand il en trouvait l'occasion. Le pays qu'il parcourait était ouvert et cultivé. Le 20 il atteignit, à Soubrodouka, les rives du Falémé, qui en cet endroit est rapide et rempli de rochers. Les habitans profitent de ces cataractes pour y placer de grands paniers fort longs dans lesquels ils prennent de gros poissons, ils se servent d'une sorte de filet ressemblant à l'épervier pour les petits poissons.

Park rencontra dans le village un vieux schérif maure qui lui donna sa bénédiction et lui demanda un peu de papier pour écrire des saphirs. Cet homme avait vu Houghton dans le royaume de Kaarta, et raconta que cet infortuné voyageur était mort dans le pays des Maures. Park lui donna quelques feuilles de papier; le forgeron nègre, son compagnon de voyage, en fit autant, car il est d'usage que les jeunes musulmans fassent des présens aux vieux, afin d'obtenir leur bénédiction qui est prononcée en arabe, et reçue avec beaucoup d'humilité.

A peine Park était arrivé à Fatteconda, capitale

du Bondou , que le roi lui envoya une invitation de venir le trouver s'il n'était pas trop fatigué. Le monarque africain , assis sous un arbre au milieu des champs , dit à Park de se placer à côté de lui sur sa natte. Instruit de l'objet du voyage de Park , il ne fit pas la moindre observation , et lui demanda s'il voulait acheter des esclaves ou de l'or. La réponse négative du voyageur le surprit beaucoup ; il lui dit de venir le voir dans la soirée , parce qu'il voulait lui faire présent de provisions.

Malgré ces politesses , Park n'était pas sans inquiétude sur les intentions du roi de Bondou , car on lui avait raconté qu'il s'était mal conduit envers Houghton , et avait même fait piller son bagage. Afin de le disposer favorablement , Park prit une poire à poudre , du tabac , un peu d'ambre jaune , et son parasol , et alla au palais où le roi , auquel il répéta ce qu'il lui avait dit dans la matinée , lui répliqua qu'il ne pouvait croire qu'un homme de bon sens pût entreprendre un voyage aussi périlleux , dans le seul dessein de voir le pays et ses habitans. Cependant il resta convaincu lorsque Park lui eut offert de lui montrer son porte-manteau et tout ce qui lui appartenait. Les présens opérèrent un bon effet , le parasol surtout enchantait le monarque noir qui l'ouvrit et le ferma plusieurs fois ; deux de ses

courtisans , placés près de lui , partagèrent naturellement son admiration.

« Lorsque je voulus prendre congé du roi , continue Park , il me pria de rester encore un moment , puis il entama un long discours à la louange des blancs ; il vanta leurs richesses immenses et leur générosité ; ensuite il vint à l'éloge de mon habit bleu , dont les boutons jaunes lui plaisaient singulièrement ; il finit par me prier de le lui donner , m'assurant , pour me dédommager de ce sacrifice , qu'il le porterait dans toutes les grandes occasions , et qu'il instruirait tous ceux qui le lui verraient de mon extrême libéralité envers lui.

« La demande d'un prince africain , dans ses états , ne diffère guère d'un commandement , surtout lorsqu'il l'adresse à un étranger. Ce n'est qu'une manière d'obtenir par douceur ce qu'il peut prendre par force. Or , comme il n'était pas de mon intérêt d'offenser par un refus le roi de Bondou , j'ôtai tranquillement mon habit , le seul que j'eusse alors qui valût quelque chose , et je le mis tranquillement aux pieds du prince. Flatté de ma complaisance , il me donna une bonne provision de vivres.

A sa prière je retournai au palais le lendemain matin ; je le trouvai sur son lit , il me dit qu'il était malade , et m'engagea à le saigner. Dès que j'eus lié son bras et ouvert ma lancette , le cou-

rage lui manqua. L'opération fut remise à l'après-midi, parcequ'il se trouvait mieux. M'ayant remercié de ma promptitude à l'obliger, il ajouta que ses femmes désiraient beaucoup de me voir, et donna ordre à un de ses officiers de me conduire dans leur appartement. A peine je fus entré dans la cour, que tout le sérail m'environna. Les unes me demandaient des médicamens, d'autres des présens; toutes voulaient être saignées. Ces femmes, au nombre d'une douzaine, étaient la plupart jeunes et jolies; elles portaient sur la tête des ornemens d'or et des grains d'ambre jaune.

« Elles me plaisantèrent beaucoup sur la blancheur de ma peau et la longueur de mon nez, disant fort gaîment que tout cela était artificiel; que l'on avait blanchi ma peau en me plongeant dans du lait lorsque j'étais encore enfant; et qu'on avait allongé mon nez en le pinçant tous les jours, jusqu'à ce qu'il eût acquis cette conformation désagréable et contre nature. De mon côté, sans disconvenir de ma difformité, je fis un grand éloge de leur beauté; je vantai la brillante noirceur de leur teint, et l'agréable aplatissement de leur nez. Elles me répondirent que dans le Bondou, on faisait peu de cas de la flatterie. Cependant pour me témoigner leur reconnaissance de ma visite ou de mes louanges, auxquelles je crois qu'elles n'étaient pas aussi insensibles qu'elles

affectaient de le paraître, elles me firent présent d'un grand pot de miel et de quelques poissons qu'elles envoyèrent chez moi. On me pria en même temps de retourner chez le roi avant le coucher du soleil.

« Comme il est d'usage de faire un petit présent à quelqu'un dont on prend congé, je portai au roi quelques grains de verroterie et du papier à lettre. Il me donna cinq drachmes d'or, en observant que ce n'était qu'une bagatelle offerte par pure amitié; que cependant elle me serait utile pour acheter des vivres. A cette marque de bienveillance, il en ajouta une plus grande, en me disant que, quoique ce fût l'usage de visiter le bagage de tous les voyageurs qui passaient dans ses états, on s'en abstenait avec moi, et que je partirais quand bon me semblerait. »

En conséquence Park se remit en route le 23 au matin. Bientôt il atteignit les frontières du royaume de Kadjaga; et comme on lui dit que ce pays était dangereux pour les étrangers, il résolut de marcher la nuit jusqu'à ce qu'il fût dans un autre où il courrait moins de risques. Conduite par deux guides, la petite troupe traversa des forêts. Le clair de lune, le calme de l'air, la vaste solitude, le hurlement des bêtes féroces rendaient la scène très-imposante. On ne disait mot, ou si l'on parlait, c'était à voix basse. Les compagnons

de Park cherchaient à lui donner des preuves de leur perspicacité en lui montrant des loups et des hyènes qui se glissaient comme des ombres d'un buisson à l'autre.

Le Kadjaga est nommé Galam par les Français. Les Seravoullis ou Serracolets ses habitans, sont d'un noir de jais, comme les Yolofo. Djog fut la première ville que vit Park; il logea chez le magistrat principal ou Douty: c'était un homme très-hospitalier. Djog peut contenir 2,000 habitans; elle est entourée de hautes murailles percées d'un grand nombre de meurtrières pour la mousqueterie; chaque maison est ceinte d'un mur; ce qui forme autant de forts particuliers; et chez un peuple qui ne connaît pas l'usage de l'artillerie, ces murs équivalent à des fortifications plus considérables. Sur les bords d'une petite rivière à l'ouest de la ville, on cultive beaucoup de tabac et d'ognons.

Bien accueillis et invités le soir à assister à la danse qui avait lieu pour célébrer leur bienvenue, les voyageurs se félicitaient de cette réception, lorsqu'une troupe de cavaliers, envoyée par le roi de Kadjaga, arriva dans la nuit et fut jointe le matin par une autre. Ces hommes, le fusil à la main, entourèrent Park et lui déclarèrent qu'étant entré dans le royaume sans payer de droits, ses gens et son bagage étaient confisqués,

et qu'il allait être conduit à Maana, demeure du roi. Toute résistance étant impossible et imprudente, Park eut l'air de se soumettre à cet ordre péremptoire; mais ayant consulté son hôte qui lui peignit dans des termes très-forts la cupidité du roi de Kadjaga, il réussit à gagner ses envoyés en sacrifiant l'or que lui avait donné le roi de Bondou, et la moitié de ses marchandises. Cette aventure découragea les compagnons de Park; ils firent maigre chère ce jour-là, et jeûnèrent le lendemain, craignant avec raison d'exciter l'avarice du roi, s'il montrait le reste de ses effets. Dans cette triste situation, Park était assis tristement sur la place publique, lorsque le soir il fut accosté par une vieille esclave portant un panier sur sa tête. Elle lui demanda s'il avait diné; croyant qu'elle se moquait de lui, il ne répondait rien; alors son domestique assis à côté de lui, dit que les gens du roi leur avaient enlevé tout leur argent. Aussitôt cette bonne femme mit à terre son panier qui contenait des pistaches de terre, lui en donna quelques poignées et partit avant qu'il eût pu la remercier.

Bientôt Park reçut la visite de Demba Sego, neveu de Demba Sego Djalla, roi de Casson, qui revenait de la capitale du Kadjaga, où il avait essayé inutilement d'arranger des différens survenus entre les deux états. La curiosité de voir un

homme blanc l'amenait. Instruit de la position de Park, il lui offrit de le conduire dans le Casson. Park ravi de cette proposition partit avec lui le 27. La troupe était composée de trente cavaliers; il y avait de plus, six ânes chargés. Après quelques heures de marche, on rencontra un arbre dont l'interprète de Park s'était fréquemment informé; à sa demande on s'arrêta; il suspendit à une branche un poulet blanc qu'il avait acheté exprès à Djog, et dit que le succès du voyage était assuré par cette offrande faite aux génies des bois.

Après avoir traversé les villes de Gongadi et de Sami, on arriva au village de Kussi, où l'on passa le Sénégal, et l'on entra dans le royaume Casson. Demba Sego demanda la récompense de ses services; Park comprit par là que sa situation n'était pas améliorée; cependant, comme les plaintes eussent été superflues, il feignit d'accorder avec plaisir ce qu'il ne pouvait refuser. On continua la marche, et le 29 au soir on entra dans Tisi, grande ville non murée; elle est défendue par une espèce de citadelle.

Park fut présenté par Demba Sego à Tigghiti Sego, son père, frère du roi. Ce chef dit à Park qu'il n'avait vu avant lui qu'un seul blanc; d'après la description qu'il en fit, Park reconnut que c'était Houghton. Quand Park lui eut expliqué les motifs de son voyage, il n'eut pas l'air d'y ajouter

foi. Il finit par lui dire qu'il devait aller trouver le roi à Kouniakary, et le pria de revenir le voir avant de quitter Tisi. Park y fut retenu plus longtemps qu'il n'aurait voulu, parce que Demba Sego lui avait emprunté son cheval, pour faire partie d'un détachement qui allait négocier avec les Maures à Ghedomah au sujet de chevaux volés à Tisi.

Durant ce séjour forcé, Park vit arriver à Tisi le 5 janvier 1796, un ambassadeur d'Almami Abdoul Kader, roi du Fouta-Torro, pays à l'ouest du Bondou. Cet envoyé ayant invité Tigghiti à convoquer une assemblée du peuple, annonça publiquement que si les habitans du Casson n'embrassaient pas la religion musulmane, et ne prouvaient pas leur conversion en récitant onze prières tout haut, Almami joindrait ses armes à celles du roi de Kadjaga, dans la guerre qui allait éclater. Cette déclaration de la part d'un prince si puissant, produisit naturellement de vives alarmes chez les habitans de Tisi, et après de longues délibérations, ils se soumirent à la condition imposée, bien qu'elle fût humiliante.

Demba Sego ne fut de retour que le 8 janvier, Park ne put obtenir la permission de partir le surlendemain qu'après avoir encore sacrifié la moitié de ses marchandises. Le 11 il traversa le Krieko, affluent du Sénégal, puis Medina, grande